

Ottawa International Animation Festival

La capital canadienne, comme notre sport national, n'est pas toujours bilingue

Élène Dallaire

Numéro 257, novembre-décembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45034ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dallaire, É. (2008). Ottawa International Animation Festival : la capital canadienne, comme notre sport national, n'est pas toujours bilingue. *Séquences*, (257), 10–10.

OTTAWA INTERNATIONAL ANIMATION FESTIVAL

LA CAPITALE CANADIENNE, COMME NOTRE SPORT NATIONAL, N'EST PAS TOUJOURS BILINGUE

Comme le hockey, le cinéma d'animation est un travail d'équipe et chaque automne les mordus d'image par image se retrouvent à Ottawa pour célébrer ce qui est pour nous nos séries de fin de saison. En parallèle des films en compétition se tiennent conférences, rétrospectives et spectacles. Un grand concours d'habileté où l'on peut admirer les cinéastes étoiles et découvrir les jeunes recrues du film animé.

ÉLÈNE DALLAIRE

Ce festival fait partie des grands événements reconnus par ASIFA, mais la fin de sa collaboration avec le Centre national des arts et son projecteur mangeur de copies l'oblige à se concentrer au vieux cinéma de répertoire le ByTowne et à s'éparpiller entre le Musée des beaux-arts du Canada et le Centre Rideau. Dans la cour des arts, le café Chez Ani, qui pourrait servir de lieu de rassemblement, ressemble tellement à un sombre café étudiant que rares sont les cinéastes qui s'y arrêtent. Les rencontres entre festivaliers sont donc plus compliquées à organiser; qu'à cela ne tienne, nous trouvons toujours le moyen de faire de belles rencontres au traditionnel pique-nique.

Dans l'ensemble, les cinq programmes de la compétition internationale ont présenté beaucoup de films assez verbeux où l'excès de narration laisse peu de place à l'imagination et où les faiblesses du scénarimage nuisent au pouvoir d'évocation des images. Une bonne partie des films était influencée par le fort niveau de violence et l'on a assisté à une incroyable variété d'arrachage de têtes et de sanglantes giclées. On sent encore le décalage entre les films d'auteur plus poétiques et les films commerciaux plus portés sur la comédie noire. Il faudra revoir plusieurs catégories pour les prochaines éditions. Ne trouver que quatre vidéoclips si faibles démontre soit une paresse du comité de sélection ou un manque de publicité du festival. De même, la catégorie Série d'animation pour adulte ne renfermait rien de très édifiant. Soulignons la force de plusieurs films étudiants de niveau secondaire. On découvre une belle relève. Dans la vitrine du film canadien, quinze œuvres étaient offertes au public curieux de découvrir les récentes productions. Une grande variété de techniques, des productions indépendantes aux films de l'ONF en passant par les créations étudiantes, on a pu se régaler à découvrir la très bonne qualité de notre cinématographie animée.

Pour le court métrage, le jury international composé de Marco De Blois (Canada), Jonas Odell (Suède) et Duscha Kistler (Suisse) a remis son grand prix au film australien *Chainsaw*, un long film polyphonique de 25 minutes où quatre niveaux de récit s'emboîtent parfois assez mal. On nous installe dans une parodie de film éducatif sur l'utilisation d'une scie mécanique; on nous parle ensuite d'un taureau reproducteur, d'un toréador espagnol amoureux d'Ava Gardner; puis on repart vers une fiction adultérine. Le film marie bien les techniques de dessins animés, de rotoscopie, d'animation par ordinateur et d'insertion d'archives. Il est



Chainsaw

toutefois difficile au réalisateur Dennis Tupicoff de fermer ces quatre récits et de nous garder en selle. Le Prix du public ONF est allé à la comédie noire *This Way Up* du doué duo Smith & Foulkes.

Seuls quatre longs métrages se faisaient la lutte : **Idiots & Angels** de Bill Plympton, **Waltz with Bashir** d'Ari Folman, **Sita Sings the Blues** de Nina Paley et **Terra** d'Aristomenis Tsirbas. Il est souvent difficile de comparer des défenseurs et des joueurs d'avant, mais disons que le jury responsable des films longs — Heather Harkins (Canada), Amika Kubo (Japon) et Christopher Mills (Canada) — a été séduit par l'adaptation du court métrage *Terra* (2003) en long qui reste un film bien naïf et très conventionnel. Il faut dire qu'il est bien difficile aux États-Unis de financer un film d'animation hors des grosses maisons de production comme Disney, Sony ou Pixar. L'unique Bill Plympton poursuit son travail indépendant depuis des lustres. Pour ce qui est de Nina Paley, cette bédéiste en est à son premier long métrage; elle a bénéficié du support de plusieurs amis cinéastes qui ont financé la copie 35mm pour le festival. Son film, archi-biographique, manque toutefois de souffle dans le dernier tiers. **Waltz with Bashir**, l'émouvant film de Folman, faisait figure d'extraterrestre dans cette compétition très américaine. Nous y reviendrons plus longuement dans le prochain numéro. Comme dans la Ligue nationale de hockey, la qualité du français du festival international d'animation d'Ottawa laisse terriblement à désirer. Présenter sur grand écran des fautes d'orthographe ou de traduction si grossières relève de l'exploit. Il faudra en parler à l'arbitre pour l'année prochaine.